

**La marmotte au collier
Journal d'un philosophe**

par

Eugène Rambert

**Lausanne
Librairie F. Rouge**

1889

**Partie I
M.01.04.04.01 / M.001 – M.01.07.03.04d / M.057**

Premier été

M.01.04.04.01 / M.001

Lune du trèfle, *premier jour du dernier quartier*. – Je fais aujourd’hui le vœu de me vouer entièrement à la philosophie et à l’étude du mystère de notre existence. Je prie les dieux de me donner la force de tenir cet engagement, que je prends devant eux et envers moi-même. Je les prie aussi de m’accorder la subtilité d’esprit et la persévérance nécessaires pour sonder de si grands problèmes.

M.01.04.04.02 / M.002

Deuxième jour. – Je ne pense pas faire tort à la société en passant dans un honnête célibat les trois ou quatre ans qui me restent à vivre, selon le cours ordinaire des choses. Marié pendant cinq ans, ma femme a fait le bonheur de ma vie jusqu’au fatal événement qui nous a séparés; j’ai été cinq fois père de famille, et mes vingt-trois enfants, mes petits-enfants et arrière-petits-enfants me mettent au nombre de ceux qui ont rempli leurs devoirs envers la société.

Ce n’est d’ailleurs pas ma faute si je me retire. On m’y condamne. On m’a reçu comme un malfaiteur. Le collier que je porte a été une malédiction sur moi. Mes anciens voisins, mes amis, mes enfants ont refusé de me reconnaître. La société me poursuit. Je me déclare quitte envers elle.

M.01.04.04.04 / M.003

Quatrième jour. – Je n’ai pas l’espoir que le fruit de mes observations et de mes réflexions soit jamais utile à personne. Les marmottes lettrées deviennent de jour en jour plus rares. On ne vit aujourd’hui que pour jouer et de se divertir. J’ai pris néanmoins la résolution d’écrire un journal de mes pensées, ainsi que de mes faits et gestes. Ce qui n’a pas d’intérêt pour les générations actuelles en aura peut-être pour les marmottes de l’avenir. Les pères de nos pères avaient appris des vieillards de leur temps que les marmottes formaient jadis un peuple puissant, ami de la science et des plaisirs de l’esprit. Ce qui est arrivé une fois, ne saurait-il arriver deux fois? Si cet espoir se réalise, les neveux de nos neveux ne seront pas fâchés de savoir ce que pensait un de leurs ancêtres.

M.01.05.01.01 / M.004

Lune sèche, *premier jour de la nouvelle lune*. – Je suis occupé depuis plusieurs jours à m’installer; c’est un assez long travail.

J’ai choisi pour mon domaine exclusif cette terrasse, située entre deux parois de rocher, dont je domine l’une et dont l’autre me domine. Elle est du côté de l’ombre; mais elle rachète cet inconvénient par des avantages qui m’ont décidé. D’abord, je n’y ai jamais vu monter ni homme ni chien, et jusqu’à présent jamais marmotte n’y a demeuré. Je ne trouverai la paix nulle part si je ne la trouve pas ici. Ensuite, le talus, au pied des rochers, est composé en grande partie de feuillettes d’ardoises, d’un grain cristallin, qui semblent faits exprès pour me

servir de tablettes. Ils sont presque aussi minces que des feuillets de gentiane, cependant solides, et l'ongle y mord sans trop de peine.

Il n'y a plus d'arbres ici, ni d'arbustes; mais les fleurs ne manquent pas, surtout dans une vallécule où coule un ruisseau qui tombe des rochers. De gros blocs entassés au bord du précipice laissent entre eux des crevasses toujours fraîches. C'est là qu'est mon terrier. Je n'ai qu'à sortir de la caverne au fond de laquelle j'en ai caché l'ouverture pour dominer toute la vallée. Pas une marmotte, pas un souris ne peut mettre le museau dehors sans que je la voie.

Je me suis fait un grand terrier, pour passer la longue nuit. Assez près de l'ouverture, à deux longueurs de marmotte, la galerie se bifurque. Une branche très courte, continuant en ligne droite, aboutit à une vaste salle, où pénètre la lumière et où je serrerai mes tablettes. Les feuillets d'ardoise commencent déjà à y prendre place les uns à la suite des autres. La grande galerie s'enfonce plus avant dans la montagne. Elle mesure au moins dix longueurs de marmotte et conduit à une petite salle, calculée pour une marmotte seule. C'est mon dortoir.

M.01.05.01.03 / M.005

Troisième jour. – Me voici complètement installé. J'ai fait provision d'ardoises, et une fine couche d'herbe sèche tapisse le dortoir. Dès aujourd'hui, je puis me livrer sans réserve à la recherche de la sagesse. En y songeant, mon cœur bondit de joie.

M.01.05.01.04 / M.006

Quatrième jour. – Il faut, tout en notant mes réflexions de chaque jour, que je consigne ici tout ce dont il me souvient des circonstances de ma captivité. Ce n'est point petite affaire, et il y aura pour plus d'un jour à travailler de l'ongle; mais, avec l'aide des dieux, j'en viendrai à bout.

Je me rappelle très distinctement, et c'est mon dernier souvenir d'avant la catastrophe, que nous nous blottîmes dans le foin, comme nous avons coutume de faire la veille de la longue nuit. Des voisins étaient venus nous demander de la passer avec nous; mais nous avons refusé. Ma femme n'aimait pas ces entassements par tribus. Nous nous endormîmes donc en famille, soigneusement empeletonnés, la tête dans la poitrine et les pattes de derrière aux oreilles. Ma femme était d'un côté, moi de l'autre; entre nous, nos quatre enfants, la famille de l'année.

Combien de temps avons-nous dormi? Je n'en sais rien et ne le saurai probablement jamais. Une seule chose est certaine, savoir qu'après m'être endormi chez moi, avec tous les miens, je me suis réveillé seul, dans un lieu fort éloigné, entouré d'hommes hideux.

M.01.05.01.05 / M.007

Cinquième jour. – Le mystère de cette aventure est effrayant. Il peut arriver à chacun de tomber entre les mains de ses ennemis et de subir des traitements cruels. L'histoire des marmottes en offre assez d'exemples. Mais s'endormir chez soi et se réveiller dans un autre

pays, chez les hommes, et ne pas savoir comment on a fait le voyage: voilà qui confond toute imagination.

M.01.05.01.07 / M.008

Septième jour. – Nous avons le réveil lent après la longue nuit. C'est par degrés que nous ouvrons les yeux, que nous dressons les oreilles et que nous reconnaissons les objets. Ces premières lueurs sont délicieuses pour celui qui est entouré de sa femme et de ses enfants. Mais nul ne peut se faire une idée de ce qu'est ce réveil, quand à chaque clarté nouvelle, on entrevoit des objets inconnus, on devine des êtres malfaisants. C'est alors le plus cruel des supplices que de ne pas pouvoir s'éveiller en une fois. Le monstre est là, on veut fuir et on ne peut pas.

M.01.05.02.02 / M.009

Deuxième jour du premier quartier. – Je suis décidé à faire une étude minutieuse des ruines de notre ancien terrier. J'ai voulu y descendre hier; mais la pluie m'a fait rebrousser chemin. Le temps est de plus en plus sombre. Griffonnons.

Il ne m'est pas possible de décrire en détail ce que je vis quand je fus tout à fait éveillé. Je ne vis rien qu'en gros. Le lieu où je me trouvais devait être à l'intérieur d'une cabane semblable à celles qu'on voit d'ici, mais plus grande. Je reposais, couché tout de mon long, sur une pierre plate, au pied de la muraille. A côté de moi brûlaient des branches de sapin desséchées, encore chargées de leurs aiguilles, qui pétillaient. C'était comme quand la foudre les allume dans la forêt. On a vu quelquefois des hommes faire ainsi du feu à la montagne. C'est un secret qu'ils ont. Ce feu répandait une vive clarté et une chaleur extraordinaire. La fumée s'échappait par une sorte de grand canal tout noir. Autour de la pierre étaient rangés un certain nombre d'hommes. Il y en avait des deux espèces, de ceux qui ont les deux jambes cachées sous une grande peau flottante, et de ceux qui les ont enveloppées séparément dans des fourreaux étroits. J'ai entrevu derrière eux, sur le sol et contre les parois, des objets dont nous n'avons aucune idée, mais je n'ai fait que les entrevoir, parce que toute mon attention était absorbée par ces hommes barbares. Ils me regardaient et s'agitaient bruyamment, surtout les petits. Oh! les yeux des hommes! Heureux qui ne les a vus que de loin!

Mon premier mouvement fut de m'enfuir en grim pant par le canal de la fumée. J'avais vu le ciel bleu. Je découvris alors que j'étais pris par le cou. J'avais ce collier, et l'on y avait fixé un fil épais, un gros fil d'araignée, qu'un homme tenait par l'autre bout. L'homme me laissait grimper toute la longueur du fil, après quoi il me faisait tomber par une brusque secousse. L'idée me vint de mordre le fil et de le couper. Mais chaque fois que je tournais la tête pour l'atteindre, l'homme me soulevait. Las de me débattre, je me serrai dans un coin et fis le mort. Alors un de mes bourreaux voulut me prendre au col. D'un bond, je lui saisis un doigt et le mordis avec tant de fureur que j'y restai un instant suspendu. Il poussa un cri terrible, et le sang jaillit en abondance. Je m'attendais aux plus cruels châ timents et j'étais résigné à tout. Je désirais la mort. Un enfant me menaça, en effet, et me frappa d'une branche au visage. Il me fit peu de mal. Ensuite on apporta une sorte de maison en bois, qui semblait avoir été faite pour moi. On l'ouvrit par-dessus et m'y fit entrer, en me soulevant dans les airs. A peine

y étais-je qu'on la ferma, et je me trouvai dans une obscurité profonde. Tel fut le commencement de ma captivité.

M.01.05.02.03 / M.010

Troisième jour. – Cette lune ne mérite pas son nom. Il continue à pleuvoir et je continue à griffonner.

Quand on m'eut mis dans cette maison, on l'enleva de terre, et on la porta dans un autre lieu, où je sentis qu'on la posait. Une main souleva le toit et me jeta de l'herbe, puis le toit retomba, et je n'entendis plus aucune espèce de bruit. Je restai quelque temps l'oreille tendue. Le silence continuant à régner, je jetai sur le fil de mon collier, et le coupai d'un coup de dent. Il avait un mauvais goût de filaments d'herbe sèche, tordus et coriaces. Libre de ce côté, je me mis à tâter les parois de ma prison. Elles étaient toutes en bois. Ces hommes ont une manière à eux de découper les arbres; ils en mettent le tronc en feuillettes minces, qu'ils arrangent ensuite comme ils veulent. Quand je crus avoir trouvé l'endroit le plus tendre, je commençai à gratter et à mordre de mon mieux. Le bois était dur, mais les marmottes ont bonne dent. Je n'attendis pas que le trou fût à ma taille; j'y passai, je ne sais comment, et me trouvai dans un lieu fermé de quatre murs, où il y avait beaucoup de foin entassé. On entendait des vaches de l'autre côté de la paroi. Sans perdre le temps en réflexions, je m'élançai jusqu'à une haute ouverture, par où pénétrait la lumière. Je ne sais à juste ce qui se passa. Je crois que je me heurtai à un obstacle invisible, qui se brisa avec un grand fracas, pendant que je retombais en arrière. Il me reste un vague souvenir de cette chute. Je fus un moment étourdi du coup. Quand je revins à moi, j'étais dans une autre prison, beaucoup plus grande que la première et assez bien éclairée, en compagnie de trois vaches, de deux chèvres et d'un mouton. J'avais le museau en sang, mais je n'y songeai pas. Je ne songeai qu'à couper un nouveau fil, fixé par un bout à mon collier, comme le précédent, et par l'autre à un anneau, à la paroi. J'y perdis ma peine. Ce fil était froid et dur, et contourné en une multitude de petites boucles, prises les unes dans les autres. Les vaches étaient attachées de la même manière, avec un fil plus gros. Je ne sais où l'homme trouve ce fil. Il n'existe rien de pareil dans le pays des marmottes.

M.01.05.02.05 / M.011

Cinquième jour. – Je me suis levé hier avant l'aube. Voyant que le ciel s'éclaircissait au couchant, je me suis mis en route pour notre ancien terrier. Ce voyage me causait quelque inquiétude; les hommes sont à peu de distance, aux alpages supérieurs. Tout s'est bien passé. J'ai pu dérober ma marche dans l'ombre et n'ai fait aucune mauvaise rencontre. J'ai entendu glapir le renard, mais de loin.

Notre ancien terrier était située plus bas que les autres. Ainsi l'avait voulu ma femme, qui était devenue frileuse avec l'âge. Il s'ouvrait au haut d'une ravine, et mesurait environ six longueurs de marmotte jusqu'à la salle qui nous servait de dortoir. Une galerie de sûreté, débouchant sous un buisson d'aunes, est demeurée intacte. L'autre est à ciel ouvert, comme un lit de ruisseau. La terre a été coupée et piquée, avec des instruments très durs, dont on voit encore la trace; on l'a jetée dans la ravine, ainsi que deux grosses pierres, qui étranglaient la principale galerie, à l'entrée du dortoir. Tout le foin dans lequel nous sommes blottis est

encore là. Il a reçu la pluie et s'est pourri; mais je l'ai bien reconnu: c'était du foin de choix, ma femme l'aimait douillet.

Le cœur m'a saigné en considérant cette ruine.

M.01.05.02.06 / M.012

Sixième jour. – C'est donc bien l'homme qui est le coupable. Nous ne lui sommes pas tombés par hasard entre les mains. Il est venu pour nous prendre et il a ouvert notre terrier. Lui seul a les instruments dont j'ai vu les traces. L'homme a des instruments pour tout. Les uns pensent que les dieux les lui donnent. Les autres qu'il les fabrique lui-même. Je crois qu'il les fabrique, mais que les dieux le lui ont appris.

Ce travail a demandé du temps et ne s'est point fait sans bruit. L'homme travail toujours bruyamment. Il ne sait pas creuser à la sourdine, comme nous. Et puis, il aime à s'entendre. Il ne peut assez crier quand il se promène à la montagne. Mais comment se fait-il que nous ne nous soyons doutés de rien? J'ai l'oreille fine. Et ma femme! Elle entendait trotter les fourmis sur la terre, au-dessus de nos galeries. Comment nous a-t-on pris, comment nous a-t-on portés sans que nous l'ayons senti? Là est le mystère. Si profond que soit notre sommeil de la longue nuit, ce n'est pourtant pas le sommeil des pierres. Peut-il y avoir un sommeil qui résiste à l'attouchement de la main de l'homme?

M.01.05.02.07 / M.013

Septième jour. – Il y a des moments où je me tâte par tout le corps pour savoir si je suis bien moi-même, si c'est moi qui me suis endormi chez moi, moi qui me suis réveillé là-bas, moi qui vis sans famille, dans ce trou solitaire, avec un collier au cou... Il me prend des doutes étranges... Oui, c'est bien moi; je me tâte et ne trouve que moi. Voilà les longs poils de ma moustache; il n'y a pas deux marmottes qui les aient frisés ainsi. Voici mon oreille gauche mutilée. Les marmottes ne l'ont déjà pas trop longue, l'oreille. On dit que c'est ma mère qui me l'a mordue en me traînant pour précipiter notre fuite, dans un grand danger. Voilà les pattes qui ont creusé notre beau terrier détruit; voici l'échine qui s'est rapée à force de passer sous les pierres qui étranglaient notre galerie... Me voilà moi-même, il n'y a pas de doute... C'est justement ce que je ne comprends pas.

M.01.05.03.01 / M.014

Premier jour de la pleine lune. – Il y a du louche et de l'extraordinaire dans ce sommeil de la longue nuit.

D'abord, c'est un sommeil d'une espèce particulière, un engourdissement, une torpeur. Il s'annonce plusieurs jours à l'avance; il nous envahit malgré nous, et nous avons de la peine, au réveil, à le secouer.

En second lieu, il est d'une longueur malaisée à déterminer. Les uns pensent que la longue nuit est aussi longue qu'une demi-lune, voire qu'une lune entière. Certains animaux, qui

prétendent qu'ils ne dorment pas pendant ce temps, la disent plus longue encore. Mais ils le font par pure jactance et pour se moquer.

En troisième lieu, il se passe pendant la longue nuit des choses qui n'arrivent à aucun autre moment de l'année et dont nous ne pouvons juger que très imparfaitement, faute de les voir. L'idée généralement admise parmi nous est que la longue nuit n'est qu'une nuit. Mais les animaux qui se moquent de notre sommeil veulent que, pendant cette prétendue nuit, le soleil se lève et se couche comme à l'ordinaire. Nos sages ont depuis longtemps réfuté cette opinion téméraire. La longue nuit est la longue nuit, cela est clair. Il est également hors doute que c'est une nuit très froide et pendant laquelle il tombe beaucoup de neige. C'est pourquoi, quand nous la sentons venir, nous fermons exactement toutes les ouvertures de nos terriers. Ce sont les espèces mal douées, à qui les dieux ont refusé cet instinct, qui nous raillent.

C'est égal, je voudrais bien une fois compter les heures de la longue nuit.

M.01.05.03.02 / M.015

Deuxième jour. – Voici des jours vraiment beaux, des jours dignes de la lune sèche et tels que les aiment les marmottes.

Toute la population de la vallée est dehors.

Une tribu populeuse est réunie en ce moment sur un tertre bien sec, semé de pierres plates et de mottes de gazon. Les vieux – j'en compte une douzaine – sont assis en cercle, immobiles, les pattes de devant pendantes, occupés à considérer les ébats de la jeunesse. Grande est l'animation. Les uns se lissent le poil mutuellement, les autres luttent. Par moments la lutte est régulière, entre quelques couples de champions; d'autres fois la mêlée est générale. Les adversaires s'évitent et se recherchent tour à tour. Tout à l'heure ils couraient tous en rond, tant qu'ils pouvaient, les uns à la suite des autres. Cependant les vieillards, graves spectateurs de ces joyeuses folies, branlent la queue de plaisir. Ils revivent dans cette jeunesse, ils se rappellent les exploits de leurs belles années, et il me semble d'ici les entendre *filer*, en signe de parfait contentement.

Ils ne savent pas qu'il y a un mystère dans notre vie, et ils jouent. Moi, qui le sais, je ne joue plus.

M.01.05.03.03 / M.016

Troisième jour. – Une idée m'est venue. Peut-être ma femme et mes enfants vivent-ils encore?

Pour m'être réveillé là-bas, chez les hommes, après m'être endormi chez moi, il faut de toute nécessité qu'on m'y ait porté. Pour qu'on ait pu me porter ainsi sans que je m'en sois aperçu, il faut que j'aie été dans un état maladif extraordinaire, que j'aie reçu un coup sur la tête, par exemple, comme dans la prison au foin, quand je me suis heurté à l'obstacle invisible. Je n'en ai aucun souvenir; la chose néanmoins n'est pas absolument impossible. C'est peut-être l'explication la moins invraisemblable d'un accident si mystérieux. En raisonnant dans cette

supposition, je me dis qu'il est peu probable que ma femme et mes quatre enfants aient été atteints de la même maladie ou frappés de la même manière. Ils auront donc entendu les ravisseurs, et ils auront pu s'enfuir, à moins qu'on n'ait fermé l'issue de la galerie de sûreté, ce qui ne doit pas avoir eu lieu, car elle est intacte, et je n'ai su voir de ce côté aucune trace de pas.

Si ma femme et mes enfants vivent, ils ne sont pas loin. C'est ce dont il faut que je m'assure. Je commencerai dès demain des tournées de reconnaissance.

M.01.05.04.04 / M.017

Quatrième jour du dernier quartier. – Le plus beau temps du monde a favorisé mes recherches. Pendant huit jours j'ai parcouru la montagne. Je me suis approché assez de toutes les familles pour reconnaître sûrement, de mes yeux de père et d'époux, ceux que je cherchais. Je n'ai rien trouvé.

Je m'étais laissé reprendre à l'espoir. La déception est grande; c'est comme si je les avais perdus une seconde fois.

Je continue à semer la terreur sur mon passage. Les marmottes isolées fuient en me voyant; elles vont donner l'éveil chez leurs amis et parents; bientôt toute la tribu s'ébranle et me donne la chasse.

M.01.05.04.05 / M.018

Cinquième jour. – Le temps se gâte. Reprenons le fil de notre histoire.

Les premiers jours que j'ai passés dans la prison aux vaches ont été terribles. On m'apportait de la nourriture, mais je n'y touchais pas. Quand un homme entrait, je me serrais contre la muraille et ne le quittais plus des yeux. Quand j'étais seul avec les trois vaches, les deux chèvres et le mouton, je rongerais et mordais mon lien. Je n'ai fait autre chose pendant plusieurs jours, et m'y suis cassé toutes les dents. Les dents des marmottes recroissent heureusement. Ceux qui se moquent de nous ne peuvent pas en dire autant.

Un matin je mangeai; la faim fut la plus forte.

Un certain homme entrait chez nous deux fois par jour, à l'aube et le soir. Il nous donnait de l'herbe et du foin; il enlevait les ordures, semait de la paille fraîche sous les pieds des vaches, les nettoyait et leur vidait les mamelles dans de grands vases en bois. Il menait boire tout le troupeau dehors. Il voulait m'y mener aussi; mais je me cramponnais à terre, et il devait tirer de toutes ses forces pour me faire avancer d'un pas. C'était le même homme que j'avais mordu. Il en a eu longtemps la main malade.

Cet homme paraissait aimer ses vaches. Il les soignait, mais il les traitait en maître, comme sa propriété. Elles n'essayaient pas de regimber. Elles obéissaient. De la part des chèvres et du mouton, cette faiblesse se conçoit. Aux vaches, je ne l'ai jamais pardonnée. La vache est une

bête pesante et molle, heureuse de ruminer, heureuse de dormir sur la paille, indigne de la liberté.

Combien il leur eût été facile de s'enfuir quand elles sortaient pour aller boire! Mais l'air des champs et des monts n'a jamais paru les tenter. Quand elles avaient bu, elles regardaient devant elles et retournaient à la servitude en dodelinant de la tête et en bavant tout le long du chemin. Elles allaient droit à leur place. L'homme leur passait le gros fil autour du cou, et tout était dit.

Pour avoir vu les vaches à la montagne, de loin, je les croyais amies de l'homme, et je m'étonnais de leur goût. A présent que je les ai vues de près, je sais qu'elles sont ses esclaves et je les méprise.

Je ne suis qu'une faible marmotte; mais il n'y a pas un homme qui se puisse vanter de m'avoir fait faire un pas volontairement.

M.01.05.04.06 / M.019

Sixième jour. – On n'est pas malade sans le savoir; on ne reçoit pas un coup violent sans qu'il en reste quelque trace. Or, j'ai beau me palper, je ne me trouve aucune cicatrice. J'ai beau me creuser la mémoire; je ne me rappelle aucune indisposition. Il faut chercher une autre cause à cette absolue insensibilité. On ne la conçoit pas sans un sommeil absolu, et le sommeil absolu c'est la mort, dont on ne revient pas.

M.01.05.04.07 / M.020

Septième jour. – Plus j'y réfléchis plus je trouve de particularités étranges au sommeil de la longue nuit.

Nous comptons trois lunes dans la saison des jours croissants: la lune des avalanches, pendant laquelle nous nous réveillons; la lune d'amour et la lune flétrie, cette dernière ainsi nommée parce qu'elle commence au moment de notre plus extrême maigreur.

D'un autre côté, les lunes des jours décroissants sont au nombre de quatre: la lune du trèfle, qui est celle où fleurit le trèfle d'or; la lune sèche, qui est celle où il tombe ordinairement le moins d'eau, celle aussi où l'herbe commence à jaunir sur le flanc des montagnes; la lune de graisse, qui est le contraire de la lune flétrie, et enfin la lune triste, qui est froide et dans laquelle nous commençons à somnoler, pour nous endormir bientôt tout à fait.

La longue nuit se place entre la lune triste et la lune des avalanches.

Que fait le soleil dans cet intervalle? Pourquoi, le premier matin de la lune des avalanches, ne se lève-t-il au point précis où il s'est couché le dernier soir de la lune triste?

Pourquoi n'y a-t-il pas égalité entre le nombre des jours croissants et celui des jours décroissants?

Je ne trouve aucune réponse à ces deux questions, et je ne sais pas que jamais marmotte les ait résolues d'une manière satisfaisante.

Voici qui est plus fort. J'ai tenu dans ma mémoire un registre exact des jours de ma captivité. Ils ont été au nombre de cent quatre-vingts, soit six lunes. Or, quand on m'a rendu à la liberté, nous n'étions pas encore à la fin de la lune du trèfle. Il faut donc que les jours aient cru pendant cinq lunes. Il y a souvent quelque irrégularité dans le commencement et la fin de la longue nuit, une demi-lune de plus ou de moins; mais un écart de deux lunes est sans exemple.

La longue nuit ne serait-elle qu'une illusion de notre sommeil?

M.01.06.01.02 / M.021

Lune de graisse, deuxième jour de la nouvelle lune. – Je me suis souvenu d'une vallécule sauvage que les marmottes habitaient autrefois, et qu'elles ont abandonnée parce que le glacier en a envahi les meilleures pelouses. On y comptait dans le temps trois ou quatre terriers. Il était bien peu probable que ma femme y fût. J'ai voulu néanmoins en avoir le cœur net. On se fait d'étranges idées. Je me disais que peut-être elle avait aussi un collier, que peut-être on l'avait chassée comme moi, et je me la figurais déjà philosopant dans un de ces trous solitaires. Nous aurions philosophé à deux.

Je suis parti hier de très grand matin, et me suis assuré qu'il n'y a eu personne sans les terriers depuis fort longtemps. Ils sont en ruine.

Me voilà donc veuf, définitivement veuf. Ma femme et mes enfants ne sont plus, puisqu'ils ne sont nulle part. Que les dieux aient pitié de leurs âmes et que la sagesse me tienne lieu de famille!

M.01.06.01.03 / M.022

Troisième jour. – Quoique ma promenade d'avant-hier n'ait point eu le succès que j'en ai un moment espéré, elle n'a pas été en pure perte.

J'ai dû descendre d'abord jusqu'aux terriers qui sont au-dessus de mon rocher, pour remonter de là, le long du torrent de la vallée. Comme je cheminai là-bas, entre quelques buissons de rosage, j'ai rencontré maître blaireau, un voisin d'autrefois. Que faisait-il là? Il chassait, sans doute. L'amitié n'est pas grande entre blaireaux et marmottes. Ces rôdeurs nocturnes ne sont point notre fait. Cependant il me reconnut et poussa un grognement de surprise.

- Toi, ici?
- Eh bien?
- Alors ils t'ont lâché?
- Qui?

- Ceux qui t'ont pris, parbleu! Au fait, c'est votre dam. Manger tout l'été, pour dormir de graisse tout l'hiver! Est-ce une vie?
- Comment, tout l'hiver?
- C'est juste, vous ne savez pas ce que c'est que l'hiver.

Pendant ce discours, il flairait quelque chose et me regardait de côté, au cou, d'une façon singulière. Je me dressais déjà, prêt à me défendre vaillamment, lorsqu'il a fait une volte-face subite et s'est enfui de toute la vitesse de ses jambes. C'est ce collier!

Les blaireaux sont une race avec laquelle il vaut mieux ne pas frayer. Ma curiosité n'en était pas moins piquée, et j'aurais bien voulu causer encore un instant. Où l'atteindre maintenant? Il me fuira du plus loin qu'il m'apercevra.

M.01.06.01.04 / M.023

Quatrième jour. – Je ne cesse de tourner et de retourner dans mon esprit ce que m'a dit maître blaireau.

Je donnerais ce qui me reste de l'oreille gauche pour savoir s'il était présent quand on nous a pris, ou s'il a vu seulement les ruines de notre terrier.

Et cet hiver, dont il parle comme de l'été! C'est probablement ainsi qu'il appelle la longue nuit, – ces blaireaux ont un langage à part; – mais quelle proportion peut-il y avoir entre l'été et la longue nuit?

Ce qu'il dit que nous mangeons trop en été et que nous dormons ensuite de graisse, est pure calomnie, calomnie d'un animal envieux et taciturne.

Est-ce notre faute si nous sommes gras en cette saison? Tous les animaux le sont, et le blaireau un peu plus que les autres. Il fallait lui voir bondir la graisse pendant qu'il courrait devant moi. Et à supposer que la nature nous eût donné plus d'embonpoint qu'à lui, n'aurait-elle pas eu raison, attendu que nous habitons plus haut, et que cet embonpoint nous tient lieu de double fourrure quand il fait froid?

Nous mangeons, il est vrai, de riche appétit; mais nous mangeons du moins délicatement. Nous ne nous repaissons pas comme lui de vers, de sauterelles et des fruits les plus grossiers de la terre. L'herbe sèche, dont vivent tant d'autres animaux, n'est pas non plus un mets à notre usage, avec son goût de moisi. Nous ne vivons que de bourgeons gonflés de sucs, d'herbes tendres, de fruits veloutés et d'amandes d'arolle. C'est le luxe que je m'accorde dans ma solitude, de manger plus délicatement encore que par le passé. Autrefois, je partageais la pelouse avec une famille; aujourd'hui, je l'ai tout entière pour moi, hélas! ce qui me permet de vivre de fleurs. Rares sont les épis des graminées auxquels je touche du bout des dents. Les graminées n'ont point de parfum. Mais le trèfle d'or, aux têtes succulentes, la mutelline, dont l'ombelle craque et se fonde sous la dent, la potentille, les saxifrages, la vanille aux parfums voluptueux, l'aster au rayon bleu, les fines vergerettes, l'achillée à l'odeur amère et fortifiante et les armoises dont l'arome enivre: voilà le menu d'un déjeuner de marmotte. On reconnaît qu'on approche d'un terrier à ce que toutes les fleurs sont coupées. Il n'y en a plus

autour du mien à cent pas à la ronde. La vallécule du ruisseau est riche heureusement, sans compter les crevasses entre les blocs, toujours fraîches et fleuries. Les gouttes d'eau qu'on trouve le matin dans les feuilles d'alchimille arrosent mes tranquilles repas. La marmotte est friande, et je ne m'en cache point. Cette faiblesse sied à un philosophe. Jamais grossier mangeur ne pensa finement.

M.01.06.01.05 / M.024

Cinquième jour. – Quand je songe à cette longue nuit dont nul n'a compté les heures, à ces fantaisies du soleil, à ces deux lunes d'écart, à cette graisse dont les méchants prétendent que nous dormons, à cette torpeur étrange qui nous gagne quand vient la lune triste, il me prend des idées qui me donnent le vertige.

Il faut absolument que je revoie maître blaireau.

M.01.06.02.07 / M.025

Septième jour du premier quartier. – Il me fuit. Pendant huit fois vingt-quatre heures j'ai mené la vie des blaireaux, faisant de la nuit le jour et du jour la nuit. J'ai parcouru toute la montagne à la clarté de la lune ou des étoiles, et ne l'ai rencontré que pour le voir partir comme si une meute de chiens lui jappait tout à coup aux talons. Il ne prend plus même la peine de me regarder, il me sent. Il faut que ce collier ait gardé l'odeur de l'homme. Le blaireau a encore plus peur de l'homme que nous; c'est par peur qu'il ne sort que la nuit.

Cette vie est contre nature. Je ne sais pas dormir le jour. La douce lumière du soleil me remplit les paupières jusqu'au fond de mon terrier. Et quant à ces voyages nocturnes, ils ne conviennent qu'aux lâches ou aux méchants.

Je prendrai mon grand courage demain, et j'irai voir maître blaireau chez lui, en plein jour.

M.01.06.03.02 / M.026

Deuxième jour de la pleine lune. – Inutile! Il ne se laissera jamais aborder. Ce collier sent l'homme évidemment.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand je suis arrivé au terrier du blaireau. Je m'approchai doucement, avec un petit discours tout prêt, pour calmer sa frayeur. Je tenais à ne trahir ma présence que lorsque je serais à l'entrée même du terrier et que je l'y tiendrais prisonnier. Je courais le risque d'être mal reçu, les blaireux sont rogues et ont la colère brutale; mais il n'y a point de honte à souffrir pour la science. Je m'approchai donc sans bruit; puis, me montrant tout à coup: "Ami", lui dis-je... Je n'avais pas achevé le mot que je roulais trois ou quatre fois sur moi-même, tandis que le blaireau fuyait à toutes jambes. Il m'avait passé sur le corps.

M.01.06.03.03 / M.027

Troisième jour. – Mon parti est pris. Je ne dormirai pas. Je veux compter les heures de la longue nuit.

Il suffit de le vouloir pour ne pas dormir. Je saurai le vouloir.

Je ferai plus. Aussitôt les autres marmottes endormies, je me lèverai et j'irai forcer un ou plusieurs terriers. Je veux savoir ce que c'est que ce sommeil.

M.01.06.03.04 / M.028

Quatrième jour. – Depuis que j'ai pris cette décision, je me sens plus calme. A quoi bon recourir aux avis du prochain? Dans la recherche de la science, il faut s'aider soi-même. Le mensonge et l'illusion règnent partout. Ce n'est pas par oui-dire, mais par expérience qu'on découvre la vérité.

Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, j'ai été faire ce matin une dernière reconnaissance au terrier du blaireau. Il n'y est pas rentré, et très probablement il n'y rentrera plus. C'est un terrier condamné. Il y a senti l'homme.

M.01.06.03.05 / M.029

Cinquième jour. – Le saison s'avance. Il faut se préparer. Pendant que j'essayais de dormir pour me reposer de mes courses nocturnes, toutes les marmottes de la vallée ont fait leur grande récolte d'herbe sèche, pour litière. Je suis en retard.

M.01.06.04.01 / M.030

Premier jour du dernier quartier. – J'ai coupé l'herbe dont j'ai besoin, hier et avant-hier, dans la vallécule au ruisseau. Je l'ai étendue au soleil et tournée plusieurs fois, pour la faire sécher plus rapidement. Mais les jours ne sont plus assez longs et les rosées sont abondantes. Patience!

M.01.06.04.03 / M.031

Troisième jour. – J'ai pu transporter aujourd'hui dans mon dortoir toute ma récolte. Me voilà bien installé.

Une chose me préoccupe encore, comment fermerai-je mon terrier?

M.01.06.04.04 / M.032

Quatrième jour. – Je ne dois pas murer mon terrier, comme font les autres marmottes. Il faut que je puisse entrer et sortir. Je ne saurais cependant m'exposer dans un terrier ouvert aux rigueurs de la longue nuit. Voici de quoi je me suis avisé. J'ai été chercher sur le talus deux feuillets d'ardoise, que je vais tailler de l'ongle et des dents pour qu'ils ferment exactement ma galerie sur deux points pas trop éloignés l'un de l'autre, une longueur de marmotte au plus. Je pourrai les enlever et les remettre à mon gré.

M.01.06.04.05 / M.033

Cinquième jour. – Mes portes sont faites. Elles ferment très bien.

M.01.06.04.06 / M.034

Sixième jour. – J'ai eu frisson de plaisir en voyant ce matin qu'il avait neigé autour de ma demeure.

Cette neige m'a rappelé que j'ai fort négligé le récit des aventures de ma captivité. Il faut que je profite de ces derniers jours pour le terminer.

J'étais un objet de curiosité dans la prison aux vaches. Quand il venait quelqu'un à d'autres heures que celles du service, ce qui arrivait presque chaque jour, c'était ordinairement pour me regarder, j'ai souvent vu autour de moi un cercle de visiteurs.

Tous ces hommes étaient plus laids les uns que les autres.

Je fais cependant deux exceptions.

La première est en faveur de celui qui venait s'occuper des vaches chaque jour, matin et soir. J'avais fini par m'habituer à lui. Il m'a menacé quelquefois, mais sans me faire de mal. Il avait l'air de ne pas se souvenir d'avoir été mordu. Je lui sais gré aussi de ce qu'il aimait ses vaches. Un de ses plaisirs était de les caresser sur l'échine ou sous le cou.

Je fais une seconde exception en faveur d'un homme de l'autre espèce, de l'espèce qui s'enveloppe les deux jambes dans une grande peau flottante. Celui-là venait me voir souvent, à toutes les heures du jour, seul ou avec des enfants, et m'apportait chaque fois des fruits. Je n'y ai jamais touché sous ses yeux; mais j'ai eu la faiblesse d'en goûter quand il était dehors. C'étaient, pour la plupart, des fruits inconnus à la montagne. Quelques-uns m'auraient paru bons en liberté.

Cet homme avait de longs cheveux, très clairs, qui lui tombaient sur le dos, bizarrement entortillés et noués. Il avait la peau blanche, et de grands yeux, d'un faux bleu grisâtre, qui essayaient quelquefois de sourire. Mais les yeux des hommes en sont incapables. Il n'y a que les yeux des marmottes, limpides et vraiment bleus, qui sachent sourire.

Plus d'une fois il a voulu me toucher. Je ne l'ai pas permis, quoiqu'il semblât me reprocher d'avoir si peu de confiance; mais je n'ai jamais essayé de le mordre. Je me bornais à me reculer, en grondant, et il retirait sa main.

Un jour, il m'apporta une pomme d'arolle, qui avait encore quelques amandes. Il voulait m'en faire manger dans sa main. Je faillis obéir. Il semblait heureux de m'offrir ce fruit de la montagne. Je me retins toutefois. Le lendemain, ne trouvant plus d'amandes, il me regarda de côté, en levant le doigt d'une façon moitié amicale, moitié menaçante. C'était son geste quand il faisait des reproches. Cet homme ne m'a fait que du bien. Il avait l'air de me plaindre, dans ma captivité. Néanmoins, je ne me suis jamais fié à lui. Ses yeux avaient beau vouloir

sourire, c'étaient encore des yeux d'homme. Les yeux des hommes disent toujours deux choses à la fois.

M.01.06.04.07 / M.035

Septième jour. – J'ignore si on a voulu me rendre la liberté ou si je la dois à une maladresse de mes gardiens. Si quelqu'un a voulu me la rendre, c'est l'homme aux longs cheveux clairs et aux faux yeux bleus.

Le fait est que l'homme aux vaches a trouvé moyen de m'envelopper la tête un beau jour, sans doute que je ne puisse pas le mordre; après quoi il m'a pris par le collier, m'a délivré du fil qui me tenait prisonnier et m'a jeté dans un trou noir. L'homme aux faux yeux bleus était présent pendant qu'on me traitait ainsi. Je l'ai entendu qui riait.

Peu de temps après j'ai senti qu'on me portait, mais j'étais toujours dans ce trou noir et j'avais toujours la tête enveloppée. J'étouffais. C'était l'homme aux faux yeux bleus qui me portait. Je l'ai reconnu à la voix. Mais il n'était pas seul. Des enfants étaient avec lui, riant et jasant beaucoup. Je crois qu'il me portait pendu à son bras. Cela a duré un temps infini, plusieurs heures. Entre les mains de tout autre je serais mort cent fois de fureur et d'angoisse; mais un reste d'espoir me soutint, parce que c'était l'homme aux faux yeux bleus.

Tout à coup je sens qu'on me pose à terre et qu'on ouvre le trou noir. Une bouffée d'air arrive jusqu'à moi. Dans le même instant je me vois délivré, par enchantement, de toute espèce d'entrave; je fais un saut et tombe au milieu d'un cercle d'hommes, qui me regardent, rient, frappent des mains et poussent des cris. Celui aux faux yeux bleus était penché sur moi. Je crois vraiment que cette fois ses yeux souriaient. Mais je n'ai pas pris le temps de les regarder; je me suis précipité hors du cercle par la première ouverture, et me suis mis à courir tant que j'ai pu, tout droit en haut. Il m'ont accompagné de leurs rires et de leurs éclats de voix. Quelques-uns ont fait mine de me suivre; mais pour le coup j'aurais devancé un de leurs chiens. Je n'ai fait qu'un temps de cours jusqu'à ce que les quatre pattes m'aient manqué à la fois. J'étais à bout de forces, mais j'étais libre.

M.01.07.01.01 / M.036

Lune triste, premier jour de la nouvelle lune. – S'il plaît aux dieux, cette lune triste sera la plus belle de ma vie.

J'étais donc libre, mais je ne savais pas encore où j'étais, car, dans ma fuite précipitée, je n'avais regardé que droit devant moi. Grande fut ma joie de me trouver dans un pays de connaissance. J'étais tombé dans un creux, entre deux mottes de gazon, à quelques pas de grands rochers. A mes pieds s'ouvrait une vallée profonde, et en face de moi, de l'autre côté, s'élevaient des cimes neigeuses. Du premier regard, je reconnus la patrie et je versai des larmes abondantes.

J'en verse encore rien que d'y penser.

M.01.07.01.02 / M.037

Deuxième jour. – Il me semble que je sens déjà l'approche de la longue nuit. Ce griffonnage m'est presque un travail.

Le bonheur que j'éprouvai en reconnaissant les montagnes qui avaient abrité mon enfance fut bientôt troublé. Dès que je fus assez maître de moi pour examiner le détail des objets, je cherchai mon terrier et ne découvris qu'une ruine. J'avais beaucoup pensé à ma femme et à mes enfants, sans qu'il m'eût été possible d'obtenir aucune lumière sur la question de savoir s'ils avaient partagé mon sort. En voyant mon terrier ouvert, je devinai l'affreuse vérité. Cependant je fis réflexion que s'ils avaient pu s'échapper, ils ne devaient pas être fort loin. Nul doute qu'ils n'eussent demandé asile et protection à une famille de nos amis ou à une tribu assez populeuse, établie plus haut, dont le chef était le premier-né de mes vingt-trois enfants. J'attendis la chute du jour pour aller en reconnaissance. La nuit était close quand j'arrivai à la porte du terrier de mon fils. Je l'appelai par son nom, et dans mon impatience de le serrer sur mon cœur, je me précipitai dans la galerie. Nul ne reconnut la voix paternelle. Toute la tribu se jeta sur moi comme sur un larron nocturne, et j'aurais infailliblement péri sous leurs coups si je n'avais pris la fuite, après avoir vainement tenté de me faire reconnaître. Ils me poursuivirent; mais j'étais plus maigre qu'eux tous, n'ayant pas encore goûté du trèfle de la montagne, et je les gagnai de vitesse.

Je me rendis alors au terrier de nos amis, de vrais amis, – du moins je le croyais, – longtemps nos voisins. Cette fois j'usai de prudence. Arrivé à l'entrée du terrier, je dis qui j'étais et j'appelai doucement le maître du logis. Il sortit, me regarda de travers, parut examiner mon collier, qui brillait au clair de lune; puis il poussa un sifflement aigu. A l'instant même femme et enfants accoururent, et toute la famille se jeta sur moi avec plus d'acharnement que la tribu de mon fils. J'eus toutes les peines du monde à me dégager de leurs mains.

Après ces deux mésaventures, je me réfugiai dans un trou quelconque, résolu d'attendre l'aurore. Cette nuit me fut plus longue que toutes celles de ma captivité. A la première lueur de l'aube, je vis sortir les habitants des terriers voisins. Ils avaient l'air inquiet. Ils ne se donnaient pas le temps de déjeuner; ils allaient et venaient, dans une agitation extraordinaire, se faisaient des signes et se communiquaient les nouvelles de la nuit. Bientôt sur tous les flancs de la montagne retentit le sifflet d'alarme. Je compris qu'il s'agissait de moi et qu'on organisait une battue générale pour purger la contrée du rôdeur qui avait troublé le repos de deux terriers. J'étais perdu si l'on me trouvait. Je pris donc la fuite en toute hâte, et ne m'arrêtai que lorsque je fus arrivé sur cette haute terrasse, où il n'y a jamais eu de terrier et où il était peu probable qu'on vînt me chercher. J'y passai deux jours dans l'angoisse de mon âme, sans prendre de nourriture, sans me faire un abri. Peu s'en fallut que je ne regrettasse ma prison de là-bas et l'homme aux faux yeux bleus. Enfin, faisant un violent effort sur moi-même, je pris la résolution de vivre seul et de me vouer à la sagesse.

O marmottes, marmottes, c'est à vous et non aux hommes que je dois les heures les plus sombres de ma vie! Cependant, c'est pour vous que je travaille. Quand j'aurai percé le mystère de la longue nuit, j'affronterai de nouveau vos terriers et vous instruirai malgré vous. Je veux vous rendre en bienfaits tous les maux que vous m'avez fait souffrir.

M.01.07.01.03 / M.038

Troisième jour. – Nous avons un retour d'été. Un brouillard épais cache les vallées profondes; mais il fait très beau sur la montagne.

J'ai passé aujourd'hui des moments délicieux. – J'étais aujourd'hui sur une pierre blanche, tout près de mon terrier, et je somnolais. Je rêvais que j'avais enfin trouvé la solution du grand problème. Je ne me la rappelle plus. Mes idées flottaient indécises. Je sais seulement que je la tenais dans ma main, que je la serrais de toutes mes forces et qu'il s'en échappait une vertu, car je me sentais dans tous les membres un bien-être nouveau, comme si une force divine pénétrait dans mon sang. En ouvrant les yeux, je vis le soleil. C'était lui. Mais, chose curieuse, je n'eus point de déception. Je restai sur ma pierre, moitié endormi, moitié éveillé, jouissant d'une volupté parfait, et filant comme je n'avais plus filé depuis la veille de ma captivité.

M.01.07.01.04 / M.039

Quatrième jour. – Je dors beaucoup ces jours-ci, non par sommeil, mais par précaution. Je fais provision pour la veillée de la longue nuit.

M.01.07.01.05 / M.040

Cinquième jour. – Que je vous plains, marmottes vulgaires, vous dont rien ne relève les plaisirs ni les soucis! Vous mangez pour vivre et vous vivez pour manger. Vous travaillez pour avoir un abri, et vous ne vous reposez que pour recommencer à travailler. Votre vie roule dans un cercle éternel. Moi, j'ai un but. Une pensée supérieure ennoblit toutes mes pensées, toutes mes actions et jusqu'à mon sommeil. Je me repose pour renouveler mes forces; je renouvelle mes forces pour la recherche de la sagesse.

Sainte et glorieuse recherche! Peut-on vivre encore quand on ne vit pas pour elle?

M.01.07.01.06 / M.041

Sixième jour. – Je remercie les dieux des voluptés toutes nouvelles dont je savoure aujourd'hui les délices. Heureuse infortune! Sans toi, j'en serais où en sont mes frères et mes sœurs. Sans toi, j'ignorerais les délices que la sagesse réserve à ceux qui l'aiment. Bénis soient mes enfants ingrats! Bénie ma captivité! Benie la main des hommes qui ont violé le sanctuaire de mon terrier!

Si seulement ma femme vivait! Comme elle serait heureuse de faire avec moi la veillée de la longue nuit!

M.01.07.01.07 / M.042

Septième jour. – Le soleil est gris, la bise piquante. Tenons-nous prêt.

M.01.07.02.01 / M.043

Premier jour du premier quartier. – Plusieurs marmottes ont avancé le museau jusqu'à l'ouverture des terriers. Elles ont trouvé l'air trop froid et sont rentrées presque aussitôt. Une seule a fait semblant de brouter.

M.01.07.02.02 / M.044

Deuxième jour. – La vallée est de jour en jour plus tranquille. Ces heures de silence seraient propices aux grandes méditations, si je ne ressentais pas, moi aussi, les symptômes précurseurs de l'engourdissement. Plus d'une fois je me suis indigné contre la nature. Elle devrait au moins respecter les philosophes, au lieu qu'elle les traite comme le vulgaire, et pis, si possible. Cependant, à la réflexion, j'y ai trouvé un avantage. Ce n'est rien d'observer le sommeil sur les autres; il faut l'observer sur soi-même, en en triomphant.

M.01.07.02.03 / M.045

Troisième jour. – J'ai peu mangé ces derniers temps. Je veux mettre en défaut les railleurs et les calomniateurs. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser de dormir de graisse.

J'ai d'ailleurs peu de goût à la bonne chère. Une belle touffe de saxifrage d'automne ne m'a point tenté. J'ai passé indifférent à côté des parnassies blanches, au bord du ruisseau. Le parfum d'une petite plante tardive, une saussurée, je crois, m'a donné des nausées.

Je voudrais que la veillée de la longue nuit pût se faire sans manger. L'idée de devoir vivre d'herbe sèche m'est difficile à supporter.

M.01.07.02.04a / M.046

Quatrième jour. – Je tiendrai pendant tout le temps de la longue nuit un registre exact de l'état du ciel et de la terre.

Je commence aujourd'hui.

Le soleil file derrière les montagnes qui nous font rempart au midi. S'il se montre, ce ne sera qu'un instant, à la grande brèche des rochers. Hier, déjà, de l'entrée de mon terrier, je n'en ai plus vu que le bord.

Le ciel est pur, sauf quelques nuages blancs, accrochés aux cimes. Il souffle un vent du nord, froid et vif. Peut-être gèlera-t-il cette nuit?

L'herbe est sèche et jaune, mais point couchée. Tous les chaumes de graminée, toutes les tiges de gentiane se dressent encore fièrement.

La première neige de l'automne a disparu sur le versant de la vallée qu'atteint le soleil. Sur l'autre, elle blanchit encore les gorges au-dessus de mon terrier.

La plupart des ruisseaux ont cessé de couler; les cascades ne se suspendent plus aux corniches. Un faible murmure monte du torrent de la vallée.

Une seule source continue à couler dans le voisinage de mon terrier, la source dite des mousses noires.

J'ai vu peu d'animaux ces derniers temps. Un aigle hier, une lièvre blanc il y a quelques jours, – il n'avait pas encore de poils gris, – et ce matin deux chamois, dont l'un, le mâle, a une corne cassée. Des volées de choucas tourbillonnent autour des hautes arêtes, criant famine. Sans eux les échos de la montagne seraient oisifs pendant les jours entiers.

M.01.07.02.04b / M.047

Même jour. – Le soleil vient de passer derrière la brèche des rochers. J'étais à l'entrée de mon terrier, je l'épiais. C'est à peine s'il a pu m'envoyer un rayon, le dernier avant la veillée de la longue nuit... Quand il reparaitra sur l'horizon, une marmotte aura pénétré le grand mystère.

M.01.07.02.05 / M.048

Cinquième jour. – Ce matin, la terre était couverte de blanche gelée. La bise est toujours froide.

J'éprouve une lassitude singulière. Il s'écoule un temps appréciable entre le moment où je veux mouvoir un membre et celui où je le meus réellement. C'est aux jointures qu'il y a retard. Il me semble qu'elles ne joignent plus. Ce n'est que par accès de volonté que je puis prendre ces notes. Parfois la pensée s'arrête, et la griffe chemine encore machinalement. Je plains ceux qui liront ceci...

M.01.07.02.06 / M.049

Sixième jour. – Même temps qu'hier, mêmes faiblesses... Les fonctions intellectuelles se font bien, mais avec des intermittences. Je suis un raisonnement et le voilà qui cesse tout à coup. C'est très difficile à décrire. Je pense et je ne pense plus. Je tiens mon idée et elle s'évanouit. Je la retrouve l'instant d'après. Il me semble parfois que mon cerveau se liquéfie. Je le sens qui nage. J'ai des frissons d'une espèce étrange, tout le long de la moelle épinière. Il y a des moments où la montagne danse autour de moi.

M.01.07.02.07 / M.050

Septième jour. – Toujours pas d'appétit. D'ailleurs je suis mieux, beaucoup plus éveillé, quoiqu'il fasse plus froid que ces jours derniers. C'est peut-être le premier moment qui est le plus difficile à passer.

Beau temps.

M.01.07.03.01 / M.051

Premier jour de la pleine lune. – Beau temps, très beau temps, pas un nuage au ciel! Air de bise.

Je me sens toujours bien éveillé; mais j'ai la respiration lente et les battements du cœur aussi. Je soupçonne que la lenteur du mouvement du sang est la cause véritable de la torpeur dont je souffre. Mais quelle est la cause de cette paresse du sang?

M.01.07.03.02 / M.052

Deuxième jour. – Le cœur bat toujours plus lentement.

J'ai voulu réagir et me fouetter le sang. Je me suis frotté l'échine aux étranglements de la galerie. Rien n'y fait.

M.01.07.03.03 / M.053

Troisième jour. – Le sommeil des nuits ordinaires se fait sentir d'abord à la tête. Les membres cessent d'agir parce que la pensée cesse de commander.

Le sommeil de la longue nuit s'annonce différemment. Il commence par un engourdissement des membres le plus éloignés du cerveau. Malgré les intermittences dont j'ai souffert, l'esprit est dispos. Je pense, je veux. Mais les pattes de derrière refusent presque le service.

Je souffre d'un froid particulier. J'ai froid sous la peau; j'ai froid au sang.

Malgré le beau temps, une seule marmotte a fait mine de sortir.

M.01.07.03.04a / M.054

Quatrième jour. – Le moment est venu. Il est midi, et il ne se montre pas une marmotte. Les terriers sont murés ou vont l'être. Ce soir, au clair de lune, je ferai ma première reconnaissance.

Blanche gelée, bise, ciel pur.

M.01.07.03.04b / M.055

Même jour. – Il me passe de temps en temps comme un nuage devant les yeux. J'ai aussi des bourdonnements aux oreilles. D'ailleurs, je vois et j'entends bien.

Le train d'arrière continue à refuser le service. On le fera marcher.

M.01.07.03.04c / M.056

Même jour. – Les ombres s'allongent. O dieux, soutenez-moi. Ce sang ne veut plus circuler. Je ne croyais pas qu'il en coûtât tant d'être philosophe... Mais je ne succomberai pas... non, je ne veux pas succomber!...

M.01.07.03.04d / M.057

Même jour. – L'engourdissement commence à gagner les pattes de devant... Je griffonne à grand'-peine... La nuit est là... Encore un moment... Il faut que je m'entretienne de grandes idées... O marmottes...

E. Rambert: La marmotte au collier (1889)

**The Marmot with the Collar
A Trilingual Edition**

Part 01 (Français)

**Richard L. Hewitt
Kamuzu Academy, Malawi**

2020

<http://philosophical-marmot.snakeshead.org>
